**CORPUS POETIQUE SUR LE THEME : « Dans ma maison »**

**Béatrice TOUITOU, lycée LANGEVIN-WALLON de Champigny-sur-Marne (94)**

1. **Théodore de BANVILLE, « Bien souvent je revois … », septembre 1841**

Bien souvent je revois sous mes paupières closes,

La nuit, mon vieux Moulins[[1]](#footnote-1) bâti de briques roses,

Les cours[[2]](#footnote-2) tout embaumés par la fleur du tilleul,

Ce vieux pont de granit bâti par mon aïeul,

Nos fontaines, les champs, les bois, les chères tombes,

Le ciel de mon enfance où volent des colombes,

Les larges tapis d’herbe où l’on m’a promené

Tout petit, la maison riante où je suis né

Et les chemins touffus, creusés comme des gorges,

Qui mènent si gaiement vers ma belle Font-Georges[[3]](#footnote-3),

A qui mes souvenirs les plus doux sont liés.

Et son sorbier, son haut salon de peupliers,

Sa source au flot si froid par la mousse embellie

Où je m’en allais boire avec ma sœur Zélie,

Je les revois ; je vois les bons vieux vignerons

Et les abeilles d’or qui volaient sur nos fronts,

Le verger plein d’oiseaux, de chansons, de murmures,

Les pêchers de la vigne avec leurs pêches mûres,

Et j’entends près de nous monter sur le coteau

Les joyeux aboiements de mon chien Calisto !

1. **Charles BAUDELAIRE, « La chambre double », *Petits Poèmes en prose*, 1869**

Une chambre qui ressemble à une rêverie, une chambre véritablement spirituelle, où l’atmosphère stagnante est légèrement teintée de rose et de bleu.

L’âme y prend un bain de paresse, aromatisé par le regret et le désir. – C’est quelque chose de crépusculaire, de bleuâtre et de rosâtre ; un rêve de volupté pendant une éclipse.

Les meubles ont des formes allongées, prostrées, alanguies[[4]](#footnote-4). Les meubles ont l’air de rêver ; on les dirait doués d’une vie somnambulique, comme le végétal et le minéral. Les étoffes parlent une langue muette, comme les fleurs, comme les ciels, comme les soleils couchants.

Sur les murs nulle abomination artistique. Relativement au rêve pur, à l’impression non analysée, l’art défini, l’art positif[[5]](#footnote-5) est un blasphème. Ici, tout a la suffisante clarté et la délicieuse obscurité de l’harmonie.

Une senteur infinitésimale[[6]](#footnote-6) du choix le plus exquis, à laquelle se mêle une très-légère humidité, nage dans cette atmosphère, où l’esprit sommeillant est bercé par des sensations de serre-chaude.

La mousseline pleut abondamment devant les fenêtres et devant le lit ; elle s’épanche en cascades neigeuses. Sur ce lit est couchée l’Idole, la souveraine des rêves. Mais comment est-elle ici ? Qui l’a amenée ? quel pouvoir magique l’a installée sur ce trône de rêverie et de volupté ? Qu’importe ? la voilà ! je la reconnais.

Voilà bien ces yeux dont la flamme traverse le crépuscule ; ces subtiles et terribles mirettes, que je reconnais à leur effrayante malice ! Elles attirent, elles subjuguent, elles dévorent le regard de l’imprudent qui les contemple. Je les ai souvent étudiées, ces étoiles noires qui commandent la curiosité et l’admiration.

A quel démon bienveillant dois-je d’être ainsi entouré de mystère, de silence, de paix et de parfums ? O béatitude ! ce que nous nommons généralement la vie, même dans son expansion la plus heureuse, n’a rien de commun avec cette vie suprême dont j’ai maintenant connaissance et que je savoure minute par minute, seconde par seconde ! Non ! il n’est plus de minutes, il n’est plus de secondes ! Le temps a disparu ; c’est l’Eternité qui règne, une éternité de délices !

Mais un coup terrible, lourd, a retenti à la porte, et, comme dans les rêves infernaux, il m’a semblé que je recevais un coup de pioche dans l’estomac.

Et puis un Spectre est entré. C’est un huissier qui vient me torturer au nom de la loi ; une infâme concubine qui vient crier misère et ajouter les trivialités[[7]](#footnote-7) de sa vie aux douleurs de la mienne ; ou bien le saute-ruisseau[[8]](#footnote-8) d’un directeur de journal qui réclame la suite du manuscrit.

La chambre paradisiaque, l’idole, la souveraine des rêves, la Sylphide, comme disait le grand René[[9]](#footnote-9), toute cette magie a disparu au coup brutal frappé par le Spectre. Horreur ! je me souviens ! je me souviens ! Oui, ce taudis, ce séjour de l’éternel ennui, est bien le mien. Voici les meubles sots, poudreux, écornés ; la cheminée sans flamme et sans braise, souillée de crachats ; les tristes fenêtres où la pluie a tracé des sillons dans la poussière ; les manuscrits, raturés ou incomplets ; l’almanach[[10]](#footnote-10) où le crayon a marqué les dates sinistres !

Et ce parfum d’un autre monde, dont je m’enivrais avec une sensibilité perfectionnée, hélas ! il est remplacé par une fétide odeur de tabac mêlée à je ne sais quelle nauséabonde moisissure. On respire ici maintenant le ranci[[11]](#footnote-11) de la désolation.

Dans ce monde étroit, mais si plein de dégoût, un seul objet connu me sourit : la fiole de laudanum[[12]](#footnote-12) ; une vieille et terrible amie ; comme toutes les amies, hélas ! féconde en caresses et en traîtrises.

Oh ! oui ! Le Temps a reparu ; le Temps règne en souverain maintenant ; et avec le hideux vieillard est revenu tout son démoniaque cortège de Souvenirs, de Regrets, de Spasmes, de Peurs, d’Angoisses, de Cauchemars, de Colères et de Névroses.

Je vous assure que les secondes maintenant sont fortement et solennellement accentuées, et chacune, en jaillissant de la pendule, dit : « - Je suis la Vie, l’insupportable, l’implacable Vie ! »

Il n’y a qu’une Seconde dans la vie humaine qui ait mission d’annoncer une bonne nouvelle, la bonne nouvelle qui cause à chacun une inexplicable peur.

Oui ! le Temps règne ; il a repris sa brutale dictature. Et il me pousse, comme si j’étais un bœuf, avec son double aiguillon. – « Et hue donc ! bourrique ! Sue donc, esclave ! Vis donc, damné ! »

1. **René-Guy CADOU, « La maison d’Hélène », *Hélène ou le Règne végétal*, 1944-1951**

Il a suffi du liseron[[13]](#footnote-13) du lierre[[14]](#footnote-14)

Pour que soit la maison d’Hélène sur la terre

Les blés montent plus haut dans la glaise[[15]](#footnote-15) du toit

Un arbre vient brouter les vitres et l’on voit

Des agneaux étendus calmement sur les marches

Comme s’ils attendaient l’ouverture de l’arche

Une lampe éparpille au loin son mimosa[[16]](#footnote-16)

Très tard les grands chemins passent sous la fenêtre

Il y a tant d’amis qu’on ne sait plus où mettre

Le pain frais le soleil et les bouquets de fleurs

Le sang comme un pic-vert[[17]](#footnote-17) frappe longtemps les cœurs

Ramiers[[18]](#footnote-18) faites parler la maison buissonnière

Enneigez ses rameaux froments de la lumière

Que l’amour soit donné aux bêtes qui ont froid

A ceux qui n’ont connu que la douceur des pierres

Sous la porte d’entrée s’engouffre le bon vent

On entend gazouiller les fleurs du paravent

Le cœur de la forêt qui roule sous la table

Et l’horloge qui bat comme une main d’enfant

Je vivrai là parmi les roses du village

Avec les chiens bergers pareils à mon visage

Avec tous les sarments[[19]](#footnote-19) rejetés sur mon front

Et la belle écolière au pied du paysage.

1. **Marceline DESBORDES-VALMORE, « La maison de ma mère » (strophes 1 et 2), *Pauvres fleurs*, 1839**

Maison de la naissance, ô nid, doux coin du monde !

O premier univers où nos pas ont tourné !

Chambre ou ciel, dont le cœur garde la mappemonde[[20]](#footnote-20),

Au fond du temps je vois ton seuil abandonné.

Je m’en irai aveugle et sans guide à ta porte,

Toucher le berceau nu qui daigna me nourrir.

Si je deviens âgée et faible, qu’on m’y porte !

Je n’y pus vivre enfant, j’y voudrais bien mourir,

Marcher dans notre cour où croissait un peu d’herbe,

Où l’oiseau de nos toits descendait boire et puis,

Pour coucher ses enfants, becquetait l’humble gerbe[[21]](#footnote-21),

Entre les cailloux bleus que mouillait le grand puits !

De sa fraîcheur lointaine il lave encor mon âme,

Du présent qui me brûle il étanche la flamme,

Ce puits large et dormeur au cristal enfermé

Où ma mère baignait son enfant bien-aimé.

Lorsqu’elle berçait l’air avec sa voix rêveuse,

Qu’elle était calme et blanche et paisible le soir,

Désaltérant le pauvre assis, comme on croit voir

Aux ruisseaux de la bible une fraîche laveuse !

Elle avait des accents d’harmonieux amour

Que je buvais du cœur en jouant dans la cour.

Ciel ! Où prend donc sa voix une mère qui chante

Pour aider le sommeil à descendre au berceau ?

1. **Victor HUGO, « Fenêtres ouvertes », *L’art d’être grand-père,* 1877**

*Le matin. En dormant.*

J’entends des voix. Lueurs à travers ma paupière.

Une cloche est en branle[[22]](#footnote-22) à l’église Saint-Pierre.

Cris des baigneurs. Plus près ! plus loin ! non, par ici !

Non, par là ! Les oiseaux gazouillent, Jeanne[[23]](#footnote-23) aussi.

Georges l’appelle. Chants des coqs. Une truelle

Racle un toit. Des chevaux passent dans la ruelle.

Grincement d’une faux qui coupe le gazon.

Chocs. Rumeurs. Des couvreurs marchent sur la maison.

Bruits du port. Sifflement des machines chauffées.

Musique militaire arrivant par bouffées.

Brouhaha sur le quai. Voix françaises. Merci.

Bonjour. Adieu. Sans doute il est tard, car voici

Que vient tout près de moi chanter mon rouge-gorge[[24]](#footnote-24).

Vacarme de marteaux lointains dans une forge.

L’eau clapote. On entend haleter un steamer[[25]](#footnote-25).

Une mouche entre. Souffle immense de la mer.

1. **Jean de LA FONTAINE, « La lice et sa compagne », *Fables*, (II, 7), 1668**

Une lice[[26]](#footnote-26) étant sur son terme[[27]](#footnote-27),

Et ne sachant où mettre un fardeau si pressant,

Fait si bien qu’à la fin sa compagne consent

De lui prêter sa hutte, où la lice s’enferme.

Au bout de quelque temps sa compagne revient.

La lice lui demande encore une quinzaine ;

Ses petits ne marchaient, disait-elle, qu’à peine.

Pour faire court, elle l’obtient.

Ce second terme échu, l’autre lui redemande

Sa maison, sa chambre, son lit.

La lice cette fois montre les dents, et dit :

« Je suis prête à sortir avec toute ma bande,

Si vous pouvez nous mettre hors. »

Ses enfants étaient déjà forts.

Ce qu’on donne aux méchants, toujours on le regrette

Pour tirer d’eux ce qu’on leur prête,

Il faut que l’on en vienne aux coups ;

Il faut plaider, il faut combattre.

Laissez-leur prendre un pied chez vous,

Ils en auront bientôt pris quatre.

1. **Anna de NOAILLES, « La cité natale », *Le cœur innombrable*, 1901**

Heureux qui dans sa ville, hôte de sa maison,

Dès le matin joyeux et doré de la vie

Goûte aux mêmes endroits le retour des saisons

Et voit ses matinées d’un calme soir suivies.

Fidèles et naïfs comme de beaux pigeons

La lune et le soleil viennent sur sa demeure,

Et, pareille au rosier qui s’accroît de bourgeons,

Sa vie douce fleurit aux rayons de chaque heure.

Il va, nouant entre eux les surgeons[[28]](#footnote-28) du destin,

Mêlant l’âpre ramure[[29]](#footnote-29) et les plus tôt venues,

Et son cœur ordonné est comme son jardin

Plein de nouvelles fleurs sur l’écorce chenue[[30]](#footnote-30).

Heureux celui qui sait goûter l’ombre et l’amour,

De l’ardente cité à ses coteaux fertiles,

Et qui peut, dans la suite innombrable des jours,

Désaltérer son rêve au fleuve de sa ville.

1. **Pierre REVERDY, « Pour le moment », *Plupart du temps,* 1915-1922**

La vie est simple et gaie

Le soleil clair tinte[[31]](#footnote-31) avec un bruit doux

Le son des cloches s’est calmé

Ce matin la lumière traverse tout

Ma tête est une lampe rallumée

Et la chambre où j’habite est enfin éclairée

Un seul rayon suffit

Un seul éclat de rire

Ma joie qui secoue la maison

Retient ceux qui voudraient mourir

Par les notes de sa chanson

Je chante faux

Ah que c’est drôle

Ma bouche ouverte à tous les vents

Lance partout des notes folles

Qui sortent je ne sais comment

Pour voler vers d’autres oreilles

Entendez je ne suis pas fou

Je ris au bas de l’escalier

Devant la porte grande ouverte

Dans le soleil éparpillé

Au mur parmi la vigne verte

Et mes bras sont tendus vers vous

C’est aujourd’hui que je vous aime

1. **Jean RICHEPIN, « Sans domicile », *La Chanson des gueux*, 1876**

Qui ça ? moi, sans domicile !

Si on peut dir’ ! J’en ai rien.

J’en ai des cent et des mille.

Seul’ment j’en trouv’ pa’ un d’bien.

J’couch’ quéqu’fois dans des bâtisses[[32]](#footnote-32) ;

Mais on en sort blanc partout.

Ça vous donn’ l’air d’un artisse[[33]](#footnote-33) !

J’aim’ pas ça. Chacun son goût.

J’couch’ quéqu’fois sous des voitures ;

Mais on attrap’ du cambouis.

J’veux pas ch’linguer[[34]](#footnote-34) la peinture

Quand j’suç’ la pomme à ma Louis[[35]](#footnote-35).

J’couch’ quéqu’fois dans les fortifes[[36]](#footnote-36) ;

Mais on s’enrhum’ du cerveau.

L’lend’main, on fait l’chat qui r’niffe[[37]](#footnote-37),

Et l’blair’ coul’ comme un nez d’veau.

J’couch’ quéqu’fois sur un banc d’gare ;

Mais le ch’min d’fer à côté

Fout tout l’temps du tintamarre.

Les ronfleurs, ça m’fait tarter[[38]](#footnote-38).

J’couch’ quéqu’fois dans des péniches ;

Mais quand on s’réveill’, tabeau !

La Sein’ vous a fait c’te niche

D’vous tremper l’cul. Moi j’crains l’eau.

J’couch’ quéqu’fois dans des pissoires[[39]](#footnote-39) :

Mais on croit, quand vous sortez,

Qu’vous v’nez d’y fair’ des histoires,

Et j’suis pas pour ces sal’tés.

J’couch’ quéqu’fois chez des gonzesses ;

Mais j’suis dégoûté d’leur pieu.

Il y pass’ trop d’pair’s de fesses.

J’suis délicat, nom de Dieu !

Enfin quéqu’fois quand on m’pomme[[40]](#footnote-40),

J’couch’au post’. C’est chouett’, c’est chaud,

Et c’est là qu’on trouve, en somme,

Les gens les plus comme il faut.

1. **Emile VERHAEREN, « La cuisine », *Les Flamandes*, 1883**

Au fond, la crémaillère[[41]](#footnote-41) avait son croc pendu,

Le foyer scintillait comme une rouge flaque,

Et ses flammes, mordant incessamment la plaque,

Y rongeaient un sujet obscène en fer fondu.

Le feu s’éjouissait sous le manteau[[42]](#footnote-42) tendu

Sur lui, comme l’auvent[[43]](#footnote-43) par-dessus la baraque,

Dont les bibelots[[44]](#footnote-44) clairs, de bois, d’étain, de laque,

Crépitaient moins aux yeux que le brasier tordu.

Les rayons s’échappaient comme un jet d’émeraudes,

Et, ci et là, partout, donnaient des chiquenaudes[[45]](#footnote-45)

De clarté vive aux brocs de verre, aux plats d’émail,

A voir sur tout relief tomber une étincelle,

On eût dit – tant le feu s’émiettait par parcelle –

Qu’on vannait[[46]](#footnote-46) du soleil à travers un vitrail.

1. **Emile VERHAEREN, « Un toit là-bas », *Toute la Flandre*, 1904-1911**

Oh ! la maison perdue, au fond du vieil hiver,

Dans les dunes de Flandre et les vents de la mer.

Une lampe de cuivre éclaire un coin de chambre ;

Et c’est le soir, et c’est la nuit, et c’est novembre.

Dès quatre heures, on a fermé les lourds volets ;

Le mur est quadrillé par l’ombre des filets.

Autour du foyer pauvre et sous le plafond, rôde

L’odeur du goémon[[47]](#footnote-47), de l’algue et de l’iode.

Le père, après deux jours de lutte avec le flot

Est revenu du large, et repose, là-haut ;

La mère allaite, et la flamme qui diminue

N’éclaire plus la paix de sa poitrine nue.

Et lent, et s’asseyant sur l’escabeau boitant,

Le morne aïeul[[48]](#footnote-48) a pris sa pipe, et l’on n’entend

Dans le logis, où chacun vit à l’étouffée,

Que ce vieillard qui fume à pesantes bouffées.

Mais au-dehors,

La meute innombrable des vents

Aboie, autour des seuils et des auvents ;

Ils viennent, d’au-delà des vagues effarées,

Dieu sait pour quelle atroce et nocturne curée[[49]](#footnote-49) ;

L’horizon est battu par leur course et leur vol,

Ils saccagent la dune, ils dépècent le sol ;

Leurs dents âpres et volontaires

Ragent et s’acharnent si fort

Qu’elles mordraient, jusqu’au fond de la terre,

Les morts.

Hélas, sous les cieux fous, la pauvre vie humaine

Abritant, près des flots, son angoisse et sa peine !

La mère et les enfants, et dans son coin, l’aïeul,

Bloc du passé, debout encor, mais vivant seul,

Et récitant, à bras lassés, chaque antienne[[50]](#footnote-50),

Cahin-caha[[51]](#footnote-51), des besognes quotidiennes.

Hélas ! la pauvre vie, au fond du vieil hiver,

Lorsque la dune crie, et hurle avec la mer,

Et que la femme écoute, auprès du feu sans flamme,

On ne sait quoi de triste et de pauvre en son âme,

Et que ses bras fiévreux et affolés de peur

Serrent l’enfant pour le blottir jusqu’en son cœur,

Et qu’elle pleure, et qu’elle attend, et que la chambre

Est comme un nid tordu dans le poing de novembre.

1. **Emile VERHAEREN, « Vieille ferme à la Toussaint », *Toute la Flandre*, 1904-1911**

La ferme aux longs murs blancs, sous les grands arbres jaunes,

Regarde, avec les yeux de ses carreaux éteints,

Tomber très lentement, en ce jour de Toussaint,

Les feuillages fanés des frênes et des aunes[[52]](#footnote-52).

Elle songe et resonge à ceux qui sont ailleurs,

Et qui, de père en fils, longuement s’éreintèrent,

Du pied bêchant le sol, des mains fouillant la terre,

A secouer la plaine à grands coups de labeur.

Puis elle songe encor qu’elle est finie et seule,

Et que ses murs épais et lourds, mais crevassés,

Laissent filtrer la pluie et les brouillards tassés,

Même jusqu’au foyer où s’abrite l’aïeule.

Elle regarde aux horizons bouder les bourgs[[53]](#footnote-53) ;

Des nuages compacts plombent le ciel de Flandre ;

Et tristement, et lourdement se font entendre,

Là-bas, des bonds de glas[[54]](#footnote-54) sautant de tour en tour.

Et quand la chute en or des feuillages effleure,

Larmes ! ses murs flétris et ses pignons usés,

La ferme croit sentir ses lointains trépassés[[55]](#footnote-55)

Qui doucement se rapprochent d’elle, à cette heure,

Et pleurent.

1. **Paul VERLAINE, « Le foyer, la lueur étroite de la lampe … », *La bonne chanson*, 1870**

Le foyer, la lueur étroite de la lampe ;

La rêverie avec le doigt contre la tempe

Et les yeux se perdant parmi les yeux aimés ;

L’heure du thé fumant et des livres fermés ;

La douceur de sentir la fin de la soirée ;

La fatigue charmante et l’attente adorée ;

De l’ombre nuptiale et de la douce nuit,

Oh ! tout cela, mon rêve attendri le poursuit

Sans relâche, à travers toutes remises vaines,

Impatient des mois, furieux des semaines !

1. Moulins : cette ville est la préfecture de l’Allier, en Auvergne. [↑](#footnote-ref-1)
2. Les cours, nom masculin : avenues bordées d’arbres. [↑](#footnote-ref-2)
3. Font-Georges : aujourd’hui, La Font-Saint-Georges, dans l’Allier. [↑](#footnote-ref-3)
4. Prostrées, alanguies : ces deux adjectifs évoquent le fait d’être abattu, physiquement et/ou moralement. [↑](#footnote-ref-4)
5. Positif : dont la réalité, imposée par l’expérience, est évidente. [↑](#footnote-ref-5)
6. Infinitésimale : minuscule. [↑](#footnote-ref-6)
7. Trivialités : bassesses. [↑](#footnote-ref-7)
8. Saute-ruisseau : coursier. [↑](#footnote-ref-8)
9. Le grand René : François-René de Chateaubriand, qui désigne la femme idéale par le mot « Sylphide ». [↑](#footnote-ref-9)
10. L’almanach : calendrier. [↑](#footnote-ref-10)
11. Le ranci : ce qui est aigre. [↑](#footnote-ref-11)
12. La fiole de laudanum : le flacon contenant du laudanum, médicament à base d’opium. Analgésique et antispasmodique, il a pu être utilisé comme un produit stupéfiant. [↑](#footnote-ref-12)
13. Liseron : plante aussi appelée « lys des champs ». [↑](#footnote-ref-13)
14. Lierre : plante grimpante. [↑](#footnote-ref-14)
15. Glaise : terre argileuse. [↑](#footnote-ref-15)
16. Mimosa : arbre à fleurs jaunes ; ici, le terme est utilisé de manière métaphorique. [↑](#footnote-ref-16)
17. Pic-vert (ou pivert) : oiseau qui frappe les troncs d’arbre avec son bec. [↑](#footnote-ref-17)
18. Ramiers : pigeons sauvages. [↑](#footnote-ref-18)
19. Sarments : rameaux de vigne ; ici, le terme est utilisé comme une métaphore. [↑](#footnote-ref-19)
20. Mappemonde : carte représentant les deux hémisphères terrestres côte à côte. [↑](#footnote-ref-20)
21. Gerbe : botte de céréales ou de fleurs. [↑](#footnote-ref-21)
22. En branle : en mouvement. [↑](#footnote-ref-22)
23. Jeanne ; Georges : les petits-enfants du poète. [↑](#footnote-ref-23)
24. Rouge-gorge : oiseau. [↑](#footnote-ref-24)
25. Steamer : bateau à vapeur. [↑](#footnote-ref-25)
26. Lice : femelle d’un chien de chasse. [↑](#footnote-ref-26)
27. Sur son terme : qui va bientôt accoucher. [↑](#footnote-ref-27)
28. Surgeons : jeunes pousses. [↑](#footnote-ref-28)
29. Ramure : ensemble des branches. [↑](#footnote-ref-29)
30. Chenue : vieille. [↑](#footnote-ref-30)
31. Tinte : sonne, comme une clochette. [↑](#footnote-ref-31)
32. Bâtisses : édifices (ici, en construction, d’où les traces blanches dont se plaint le locuteur). [↑](#footnote-ref-32)
33. Artisse : artiste (prononciation argotique). [↑](#footnote-ref-33)
34. Chlinguer : sentir mauvais. [↑](#footnote-ref-34)
35. Quand […] ma Louis : quand j’embrasse ma Louise. [↑](#footnote-ref-35)
36. Fortifes : fortifications (remparts de la ville de Paris). [↑](#footnote-ref-36)
37. R’niffe : renifle (prononciation argotique). [↑](#footnote-ref-37)
38. Tarter : donner une claque. [↑](#footnote-ref-38)
39. Pissoires : pissotières, équipement urbain permettant aux messieurs d’uriner. [↑](#footnote-ref-39)
40. Quand on m’pomme : quand on m’arrête. [↑](#footnote-ref-40)
41. Crémaillère : tige de fer pendue dans une cheminée afin d’y suspendre une marmite. [↑](#footnote-ref-41)
42. Manteau : construction délimitant le foyer de la cheminée. [↑](#footnote-ref-42)
43. Auvent : petit toit en saillie protégeant le seuil de la maison des intempéries. [↑](#footnote-ref-43)
44. Bibelots : petits objets décoratifs. [↑](#footnote-ref-44)
45. Chiquenaudes : coup donné avec un doigt replié contre le pouce. [↑](#footnote-ref-45)
46. Vanner : littéralement, secouer les grains (dans un ustensile appelé van) pour les nettoyer (ici, emploi métaphorique). [↑](#footnote-ref-46)
47. Goémon : algue marine. [↑](#footnote-ref-47)
48. Aïeul : grand-père. [↑](#footnote-ref-48)
49. Curée : ruée, à la façon des chiens de chasse. [↑](#footnote-ref-49)
50. Antienne : rengaine, refrain. [↑](#footnote-ref-50)
51. Cahin-caha : tant bien que mal. [↑](#footnote-ref-51)
52. Frênes, aunes : deux variétés d’arbre. [↑](#footnote-ref-52)
53. Bourgs : petites villes. [↑](#footnote-ref-53)
54. Glas : tintement d’une cloche d’église qui annonce une mort/des funérailles. [↑](#footnote-ref-54)
55. Trépassés : ceux qui sont morts. [↑](#footnote-ref-55)